

Discours des misères de ce temps (1562) Pierre de Ronsard

Pierre de Ronsard est une figure majeure de la littérature poétique de la Renaissance. Poète de la Pléiade, il donne à la poésie française les lettres de noblesse que revendiquait la *Défense et l'illustration de la langue française* de Du Bellay. Ronsard n'est pas seulement le poète lyrique des sonnets amoureux (Cassandre, Hélène, Marie) mais il écrit aussi des poésies majeures comme la *Franciade* (épopée nationale) ou comme ici dans les *Discours des misères du temps* (1562), où il dénonce la religion protestante. Nous sommes loin, ici, de l'idéal humaniste. L'Utopie a été rattrapée par l'Histoire. En 1562, après le massacre de Wassy, premier massacre de protestants qui signe le début de la première guerre de religion. Le texte d'étude est une description de l'État de la France pendant cette première guerre.

En quoi peut-on parler ici de poésie engagée ?

1^{ère} partie L'humanisme face à la violence

A Peinture d'un monde violent (registre épique)

La réforme est comparée à un monstre. Dès le début de cette étude, Ronsard désigne du doigt le responsable de cette pagaille souligné par l'adjectif démonstratif « ce » (vers 1). Le monstre est celui qu'on regarde, qu'on montre du doigt ! Le texte de Ronsard a pour objectif de nous montrer le monstre, de nous le faire voir, grâce à une incarnation, une représentation concrète d'une idée abstraite : l'allégorie. L'écriture poétique, par la figure de style de l'allégorie, permet de voir le monstre. Ronsard s'adonne à la polémique et utilise le registre épique pour dénoncer les crimes de la Réforme :

- Accumulations : Le procédé de l'énumération crée un effet d'accumulation et la répétition des mots désignant les membres de la famille souligne l'horreur d'un conflit parricide et fratricide qui viole constamment les enseignements religieux (Dix commandements).
Énumération en asyndète des vers 1 à 16, **une horrible voierie** (v 21), **La force, les couteaux, le sang et le carnage** (v25-26), **l'éperon, la housine, et la main** (v35).
- Allégories et personnification : **Ce monstre** (vers 1 et 9), **le vice déréglé** (v18), **le désir, l'avarice et l'erreur** (v19 : verbe d'action), **Justice et Raison** (v24), **En leur place hélas ! règnent le brigandage**, France (v30 et 37).
- Personnages de l'épopée ou de la mythologie : **Mars** (v29), **Furie** (v30),
- Comparaison homérique : caractérisé par une longue protase (**Tel on voit le poulain...**) (v33) suivie d'une courte apodose (**Ainsi la France court ...**)(v37).

B Construction d'une image apocalyptique

L'inflation de l'horreur. C'est lorsque la dénonciation se colore d'images empruntées directement à la réalité contemporaine que la poésie se fait plus dense. A l'idée abstraite de force armée se substitue une série d'images précises, dont la violence est rendue par l'accumulation et la gradation : la violence s'empare de la famille (vers 1 à 8), de la société civile (vers 9 à 16), de l'Eglise (= communauté des croyants) (vers 21 à 26), de la France (vers 30 à 38). Ronsard accumule les noms communs précédés d'un article défini généralisant : « **le fils** », « **la sœur** », « **l'artisan** », « **le pasteur** ». Il ne s'agit pas d'un fils en particulier ! La parataxe (= juxtaposition des phrases sans conjonction de coordination, mais seulement avec une virgule), la mise en facteur commun du verbe (« **arme** » puis « **a laissé** » ne sont pas répétés), tout cela participe de l'accélération du rythme et de l'inflation de l'horreur. D'ailleurs cette accélération du rythme se voit aussi par un travail sur l'alexandrin. Le conflit occupe d'abord un vers entier (vers 1 pour le fils et le père, vers 2 pour le frère et le frère puis vers 9 pour l'artisan) puis le rythme s'accélère et chaque vision d'horreur n'occupe plus qu'un hémistiche. On est bien dans l'inflation du registre tragique.

Visions d'horreur : Le champ lexical de la violence est omniprésent et sature le texte. Il s'agit bien de provoquer le dégoût du lecteur. On peut ainsi relever le champ lexical des armes : « **arme** », « **armes** » (v. 1-2-37) « **dague** » (v. 14), « **pique guerrière** » (v. 15), « **couteau** » (v. 16). Et le champ lexical du meurtre : « **sang** » (v 4-v26) , « **carnage** » v. 26. Les images sont parfois d'une extrême violence, que le travail poétique rend particulièrement insupportable : « **au sang de leurs cousins veulent tremper leurs mains** » (v4).

2ème partie Le regard d'un poète humaniste sur l'histoire

A Monde chaotique plein de vice.

Le texte procède sur le mode de l'inversion « **Le désir, l'avarice et l'erreur insensée / Ont sens dessus dessous le monde renversé** » (vers 19-20) : la dissolution des liens qui unissent les membres d'une maisonnée (vers 1 à 8) s'étend d'abord aux membres de la société évoquée à travers des occupations normalement pacifiques (vers 9 à 16), puis à l'ensemble du pays (vers 26 à 32).

Ainsi le respect dû au père, au maître, au mari ou aux parents disparaît parce qu'il n'y a plus d'autorité : **Morte est l'autorité** (v17) avec antéposition expressive de l'adjectif. **Depuis que la raison n'est plus autorisée** (v38). La disparition des liens familiaux implique la désobéissance au prince (v31) : **farouche à son prince**, considéré comme le père de ses sujets d'où le terme **serment** (v28) qui souligne le caractère sacré de ces liens.

L'absence de règle implique donc le chaos à tous les niveaux de la société : il n'y a plus de loi, plus de règle : **Et tout à l'abandon va sans ordre et sans loi.** (v7), **vice déréglé** (v18). Au règne de la raison **prud'homme** (v12), **raison** (v24-38) succède celui de la folie : **l'erreur insensée** (v19), **l'erreur d'un étranger, qui folle la conduit** (v32).

B Le poète et le Prince

Face aux troubles politiques et religieux, Ronsard se prononce ouvertement en faveur de la monarchie. « **Tout va de pis en pis : le sujet a brisé/Le serment qu'il devait à son Roi méprisé** » (v28) Il réaffirme son loyalisme envers le prince. Il ne faut pas oublier que pour un écrivain de la Renaissance, l'ordre politique est indissolublement lié à l'ordre monarchique. Contester la religion du roi, c'est contester son autorité. Mais c'est par conséquent être révolutionnaire puisque pour les catholiques, la religion est avant tout une question politique « un roi, une loi, une foi ». Nous retrouvons ce mot d'ordre des catholiques dans le rapprochement des rimes « **foi** » et « **loi** » dans les vers 7 et 8. Cette dimension révolutionnaire qui horrifie Ronsard est explicitée aux vers 31-32 « **Qui, farouche (= rebelle) à son prince, opiniâtre suit/L'erreur d'un étranger, qui folle la conduit** ». Avec le protestantisme, on sépare appartenance à la cité et appartenance à Dieu : folie sociale. Pour l'auteur, le peuple français devient fou car il perd son identité en ne respectant plus son passé. Ronsard a vu dans la Réforme plus une révolution politique que religieuse ! Ronsard pose la religion comme facteur de cohésion sociale, ciment d'une société.

C Le poète et le protestantisme

Le champ lexical de la religion : On peut relever, « **foi** » (v7), « **le pasteur** » (v10), « **lieux sacrés** » (v21). Ce champ lexical est présent car il est le thème majeur de l'œuvre même si dans ce passage il est en filigrane. On peut aller plus loin en relevant des mots qui n'appartiennent pas à ce champ lexical de la religion mais qui font penser à la Bible : allusions très claires pour les lecteurs chrétiens du XVIème siècle. C'est le cas de l'allusion à **la nef** (navire) **du marinier** (v11) : au XVIème siècle, le voyage maritime est une métaphore de la vie qui doit mener à bon port, c'est-à-dire au salut, au paradis. Ainsi, on appelle l'allée centrale d'une église la nef. C'est le cas également et surtout du **pasteur et ses brebis** (v10). En effet, Jésus Christ est souvent représenté comme le bon pasteur qui

s'occupe bien de ses brebis, de son troupeau (les fidèles, la communauté des chrétiens). Ceci implique bien qu'il y a une lecture sous-jacente de ce texte.

Par contre, Ronsard ne nomme pas une seule fois dans ce texte le protestantisme. La raison est que pour lui, le protestantisme n'est pas une religion. Au XVIème siècle comme au XVIIème siècle, dans les textes catholiques, on ne trouve jamais l'expression « religion protestante », mais l'abréviation RPR pour « religion prétendument réformée ».

L'auteur condamne les protestants : des vers 21 aux vers 26 il expose de façon imagée les différents griefs qu'il leur impute. : désertion des lieux normalement appropriés aux croyants, les premiers chrétiens protestants faisaient leur culte ou leur réunion pour les études bibliques dans des granges, lieu clandestin. Ronsard ne comprend pas ce choix « **On fait des lieux sacrés.../ une grange** » (v21-22). Ronsard fait de Calvin un « **étranger** » (v32), alors que Calvin était français avant de se réfugier en Suisse : « **l'erreur d'un étranger** » (v32).

Mais le texte ne prend tout son sens que si l'on découvre les allusions savantes. Membre de la Pléiade, Ronsard nourrit sa réflexion dans les textes de l'Antiquité.

3ème partie : Intertextualité.

La première intertextualité est évidente pour un helléniste : dans ce texte Ronsard adapte un passage célèbre du poète grec Hésiode (VIIe siècle av.J.C.) dans Les travaux et les jours. Hésiode raconte la progressive déchéance de l'humanité à travers le mythe des races (d'or, d'argent, de bronze et de fer) ; la race de fer est le stade ultime avant le retour au chaos, et les points communs avec Ronsard sont nombreux (Zeus détruira cette race d'hommes doués de la parole lorsque presque dès leur naissance leurs cheveux blanchiront. Le père ne sera plus uni à son fils, ni le fils à son père, ni l'hôte à son hôte, ni l'ami à son ami ; le frère, comme auparavant, ne sera plus chéri de son frère ; les enfants mépriseront la vieillesse de leurs parents. Les cruels ! Ils les accableront d'injurieux reproches sans redouter la vengeance divine. Dans leur coupable brutalité, ils ne rendront pas à leurs pères les soins que leur enfance aura reçus : l'un ravagera la cité de l'autre ; on ne respectera ni la foi des serments, ni la justice, ni la vertu ; on honorera de préférence l'homme vicieux et insolent ; l'équité et la pudeur ne seront plus en usage : le méchant outragera le mortel vertueux par des discours pleins d'astuce auxquels il joindra le parjure. L'Envie au visage odieux, ce monstre qui répand la calomnie et se réjouit du mal, poursuivra sans relâche les hommes infortunés. Alors, prompts à fuir la terre immense pour l'Olympe, Pudeur et Tempérance, enveloppant leurs corps gracieux de leurs robes blanches, s'envoleront vers les célestes tribus et abandonneront les humains ; il ne restera plus aux mortels que les chagrins dévorants, et leurs maux seront irrémédiables.). L'intertextualité suggère donc que les guerres de religion sont un retour au chaos primitif, une sorte de fin du monde.

La deuxième intertextualité renvoie à un texte de Platon très célèbre lui aussi : le mythe de l'attelage ailé dans le Phèdre. Socrate y compare l'âme de l'homme à un attelage, tiré par deux chevaux ailés ; le premier cheval (la raison) est sage et obéit au cocher, l'autre cheval (la passion irraisonnée) se révolte et ne veut pas obéir au cocher (Quand donc le cocher, apercevant un objet digne d'amour, sent toute son âme se pénétrer de chaleur et se voit atteint par le prurit et l'aiguillon du désir, celui des deux chevaux qui est docile aux rênes, alors comme toujours dominé par la pudeur, se contient pour ne pas assaillir le bien-aimé. Mais l'autre coursier n'est détourné ni par le fouet ni par l'aiguillon du cocher ; il bondit et saute avec violence, donne toutes les peines à son compagnon d'attelage et à son cocher, et les, contraint à se diriger vers le jeune garçon et à lui rappeler le souvenir du charme des plaisirs d'Aphrodite.). Dans le texte de Ronsard, la comparaison homérique finale renvoie donc à ce texte de Platon, mais avec une différence notable : il n'y a plus le cheval incarnant la Raison ; seul reste le cheval fou « **Depuis que la Raison n'est plus autorisée** » (v38). Cette comparaison prend également sa force dans la valeur symbolique du cheval qui, outre

qu'il est l'animal guerrier du chevalier, est également dans l'Antiquité l'animal qui était sacrifié au dieu Mars chez les Romains.

Ronsard s'inspire de la littérature romaine

Ronsard puise aussi chez **Lucaïn** le lieu commun de la discorde dans les familles. Chez Ronsard : « Ce monstre arme le fils contre son propre père / Et le frère (ô malheur) arme contre son frère » (v1-2). Chez Lucaïn : « On vit l'esclave plonger dans les entrailles de son maître le fer sacrilège [chez les romains, le maître est le « pater familias », le père de famille], le frère vendre le sang du frère, les fils, dégoûtants [= dégoûlants] du meurtre de leur père, se disputer sa tête. »

Le lieu commun sur le déchirement des familles s'oriente peu à peu vers une argumentation plus précisément liée à la situation contemporaine dans laquelle on va retrouver la réflexion politique de Ronsard. Avec la révolte de la femme contre le mari et des enfants contre le père, Ronsard souligne la dissolution de l'autorité.

Ronsard emprunte également des images à **Virgile** : l'abandon des cultures : « **le laboureur façonne une dague pointue** ». Or il y a une différence entre Virgile et Ronsard : dans les Géorgiques de Virgile, l'évocation de l'abandon des cultures résumait à elle seule le désordre de la guerre. Ronsard n'utilise le souvenir de Virgile que pour la valeur du symbole pittoresque. Mais il va beaucoup plus loin et va très largement développer cette idée des métiers qui va s'étendre des vers 9 à 16. Avec l'énumération des diverses activités interrompues, il nous trace un tableau précis des éléments qui embrassent le plus volontiers la Réforme : **l'artisan** v. 9, **l'avocat** v. 10, **le marchand** v. 11 et **l'écolier** v. 13. La Réforme est aux yeux de Ronsard un danger politique. A cause du protestantisme, là où il y avait unité, il y a division.

Ronsard dénonce donc la religion réformée en insistant sur le danger qu'elle fait courir à la France. La désobéissance et l'irrespect évoqués dans le texte rappellent bien sûr que les protestants ne reconnaissent pas l'autorité du pape. Mais, par les phénomènes d'intertextualité, Ronsard va plus loin et élargit son sujet à l'univers : il laisse planer la menace d'une sorte de fin du monde, due à l'impiété des hommes. L'engagement religieux de Ronsard le pousse à présenter une situation de bouleversement, dont il rend responsable la pensée réformée. On peut parler d'engagement parce qu'il y a dénonciation : celui qui parle prend position pour un camp contre l'autre et exprime très clairement d'où viennent, selon lui, les responsabilités. En signalant contre qui il écrit, il expose son parti pris. De ce fait le texte n'apparaît pas comme une dénonciation des guerres de Religion en tant que guerres fratricides, mais comme une dénonciation de la pensée de la Réforme et de Luther, considérées comme responsables des guerres.